

Dépayser un rêve

« Ils nous ont ramenés comme de la boue à la semelle de leurs souliers. »

« La mémoire de nos pères », *Interception*,
France Inter, 26 septembre 2016

« [...] à même la Terre. Repartir de là, de cette gravité, éminemment politique. »

Être forêts, habiter des territoires en lutte
Jean-Baptiste Vidalou, 2017

Sûrement peut-on recueillir de la terre comme on récupère de l'eau de pluie. Sans pioche et les mains ouvertes. Les yeux au bout des paumes pour considérer, toucher doucement, tisser des liens. Penser recouvrir des sols tendres qui coaguleraient sous chacun de nos pas en nous façonnant des semelles de boue. Alors, de la plante de nos pieds, la terre s'échangerait au bout des doigts et nos mains formeraient une boule, d'abord petite puis pas à pas, une boule plus grosse, finalement un monde. On pourrait construire beaucoup avec une terre qui se donne, des peuples qui s'y invitent. Verticaux comme des murs, nous aurons les bras à ouvrir.

Accueillir. Recueillir sans s'accaparer. Parce que chaque apparement embrase l'Histoire, éteint un être, assèche une terre. Nous arpentons en étranges apatrides des sols qui abdiquent, mille fois colonisés, se braquent et se recroquevillent pour finalement se fendre. Dans cette dislocation des surfaces somnole en chaque éclat le risque résigné de ne plus jouer que pour lui-même ; sourd dans des souffles chauds qui racontent en sifflant que la Terre peut aussi être faite pour étouffer. Quand cette dernière a de plus en plus l'aridité d'un champ de briques, les murs peuvent avec légitimité devenir notre territoire. Reste à la planète la charge au moins symbolique de s'écrouler sur nos pieds en sursis, puisqu'elle se loge décidément bien mal entre nos mains.

Nous pourrions repartir de là justement ; des pieds et des mains. De notre contact au sol et de ce qui est préhensible. Du poids qu'exerce notre corps sur une portion encore vivante

du globe. Du petit volume, raréfié toujours plus, d'humus et de terre compacté sous nos empreintes comme un premier territoire. D'un territoire précisément à notre échelle : un point de départ inviolable. Le plus tragique des exilés revendique encore sa souveraineté de ses deux pieds appuyés contre le monde. De cette zone qu'il transporte à chacun de ses pas, il est indélogeable. Il est au pays. Il est chez lui.

Si la plante de nos pieds est, au milieu du monde, ce que l'on habite avant tout, les dermatoglyphes qui sillonnent nos orteils et nos doigts s'engouffrent dans la réalité parallèle d'une carte topographique. D'une carte et d'un laisser-passer ; quand les empreintes ne sont pas reprises à l'encre rouge sur les papiers d'identité des supplétifs d'Algérie, quand elles ne sont pas brûlées à la vis chez les femmes et les hommes de Calais, ... Si la planète ressemble finalement aux doigts lacérés des migrants, aux identités qu'on ignore ou efface, il faut peut-être essayer de dessiner avec autre chose que des bétonnières. Arrêter de tout recouvrir. Lorsqu'un monde déborde sur un autre qui se noie, les rivages se dérobent. Tout s'enterre, pourtant si loin du sol.

Retrouver la gravité. Faire un pas : déplacer son territoire. Amorcer une ligne comme une piste nouvelle qui n'entaille pas l'espace mais l'éprouve et l'embrasse. Se déplacer ainsi au milieu de tout ce qui est à sa place et tracer dans le monde ce que le monde permet mais ne peut pas mettre en place. Prolonger l'essentiel. Mettre le corps en marche pour l'habiller d'un sens acceptable, pour maintenir la vie coûte que coûte et la faire bifurquer avec ardeur sur des sentiers, perdus ou à inventer, où elle pourra fructifier.

Nous marcherons le dos au soleil et les yeux dans nos ombres avec le regard des enfants perdus. Nous restera alors à transformer cet égarement en fugue et partir inventer des pays comme un ancêtre. Rouler dans les pentes que les siècles dessinent et rebondir avec égard sur chaque existence. Déposer des frontières, ouvertes et mouvantes, sans cesse renouvelées, sur l'orbite des planètes. Réveiller des affinités. Fomenteur des éclipses. Venir côtoyer notre époque, son emballement et sa torpeur, en s'enveloppant dans un temps d'avant les ruines et les tumuli. Avant les bâtisses et l'extraction des pierres, quand, encore en devenir, les montagnes s'élevaient en architectures de corail. Tracer autour des choses naissantes les contours primitifs d'un manifeste.

Nous pourrions charrier une histoire du monde à chacun de nos pas. Nous pourrions investir chaque considération, chaque élan, chaque amour avec la certitude que les pages blanches n'existent pas, qu'un geste fécond ne se déploie pas comme bon lui semble mais se loge au mieux ; dans les interstices de pages qui saturent. Nous devrions être le monde en creux. Il nous faudrait alors revendiquer les obstacles et la complexité des choses pour amorcer une conversation fondamentale avec tout ce qui est Autre. Cohabiter, simplement. S'entendre. Puis tout cosigner.

Saint-Laurent-des-arbres, juillet 2017.

Guillaume Barborini